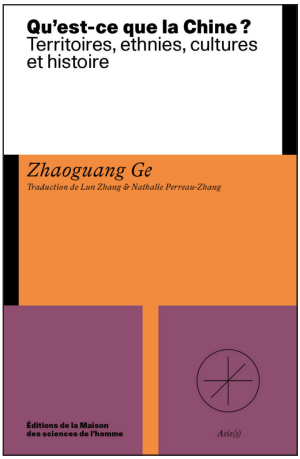
Zhaoguang GE

Qu'est-ce que la Chine Territoires, ethnies, cultures et histoire

(Maison des Sciences de l'Homme, 2024, 222 p., 19 €)



Traduit du chinois par Nathalie Perreau-Zhang et Lun Zhang, professeur des universités en civilisation chinoise à l'université de Cergy-Pontoise, *Qu'est-ce que la Chine ?* est un recueil de textes de l'historien chinois Ge Zhaoguang, professeur au département de l'université Fudan à Shanghai. Cette publication rassemble plusieurs conférences et cours prononcés entre 2005 et 2014 en Chine, à Hong-Kong, au Japon, en Corée, en Thaïlande, et remaniés pour l'occasion (ce qui explique quelques redites, sans doute inévitables dans un ouvrage composite). Le professeur Lun Zhang signe une préface dans laquelle il présente son collègue et ami, et rappelle l'actualité des questions traitées par Ge Zhaoguang.

Dans l'introduction, l'auteur annonce l'objectif de son recueil : traiter de la construction de l'État-nation en Chine selon une perspective historique ; processus qu'il considère comme antérieur et foncièrement distinct de la formation européenne des États-nation. Selon lui, d'une part les Hans ont bien constitué une nation depuis la dynastie Qin (221-206 A.D.) en raison de la stabilité territoriale, politique et culturelle qu'ils connurent dès cette époque, et d'autre part, l'empire n'a pas totalement disparu à la suite de la révolution de 1911 car certaines caractéristiques impériales ont perduré, telles que l'idée d'une expansion au-delà des frontières nationales. Suivent cinq chapitres thématiques visant à apporter des arguments de différentes natures à l'appui de cette thèse. Le premier porte sur la vision du monde, le deuxième sur les frontières et le territoire, le suivant sur la question des peuples, puis sur le multiculturalisme et enfin sur les relations avec la Corée et le Japon. Le dernier chapitre est consacré à la place de la Chine dans le monde actuel. L'une des faiblesses de cette introduction est l'absence de définition claire des notions (État-nation moderne, empire traditionnel) qu'il annonce pourtant vouloir mettre en discussion puisqu'elles sont, selon lui, inadaptées au cas chinois du fait de leur origine occidentale.

Si certains développements sont fort intéressants, il nous semble que l'auteur ne parvient pas à convaincre le lecteur de la singularité du cas chinois, le plus souvent assenée à grand renfort de présents gnomiques – tels que « *en tant que pays, la véritable nature*

de la Chine ne peut être comprise par une simple application de concepts européens » (p. 30) ; « *il ne faut pas oublier que la Chine est un État-nation (ou un empire multi-national) avec des racines très profondes qui font d'elle un espace historique et une sphère culturelle particulièrement stables* » (p. 163) – mais rarement appuyée sur une démonstration rigoureuse.

Pour autant, l'ouvrage se lit avec intérêt, grâce à plusieurs thèmes bien développés et argumentés, comme l'explication, dans le chapitre 1, du passage de l'idéologie du « Monde sous le Ciel » (*tianxia* 天下) à celui de la « Myriade d'États » (*wanguo* 萬國), pour reprendre les expressions employées par l'auteur, c'est-à-dire le processus par lequel l'empire chinois prend conscience qu'il existe dans le monde des États qui lui sont égaux sur le plan politique. De même, les analyses présentées dans le chapitre 3 sur les positions de plusieurs historiens, archéologues et anthropologues chinois des débuts de la République (fondée en 1912) au sujet de la question ethnique sont tout à fait intéressantes. L'auteur convoque par exemple le poids de la menace impérialiste japonaise, tant intellectuelle que géopolitique, comme facteur explicatif du plaidoyer en faveur d'une république multiethnique, ce qui permettait de conserver les territoires acquis sous les Qing (1644-1911) et peuplés de non-Han, alors même que le nationalisme han à tendance xénophobe avait été l'un des ressorts de la lutte contre cette dynastie d'origine mandchoue. Ce chapitre nous semble emblématique du principal mérite du livre : historiciser la Chine et rappeler que les Chinois n'ont cessé de s'interroger sur leur propre identité. Il met ainsi en garde contre le retour en Chine d'une conception traditionnelle « autocentrée » (p. 202), et donc possiblement conflictuelle, des relations internationales, s'inscrivant en faux contre les propos d'autres chercheurs chinois contemporains (par exemple Zhao Tinyang, chapitre 6).

Cet ouvrage est finalement assez déconcertant car le contenu alterne entre considérations générales parfois simplistes et analyses éclairantes de documents historiques. Il faut peut-être y voir un reflet de l'embarras de l'auteur, entre posture critique et attitude davantage en syntonie avec le nationalisme conservateur prôné par le PCC ; position inconfortable qui l'amène parfois à se contredire, notamment au sujet de la place des Hans dans la culture chinoise, qu'il appelle à relativiser tout en affirmant sa centralité et sa force d'assimilation (p. 141-145). En ce sens, cette lecture est également suggestive puisqu'elle donne un aperçu du travail de l'historien dans un milieu académique relativement contrôlé.

Pour terminer, un mot sur l'édition : comme l'ambition affichée en quatrième de couverture est de s'adresser aux non-sinophones, et plus largement aux non-spécialistes, on ne peut que déplorer une certaine absence de dates et de notes afin d'aider le lecteur néophyte à se repérer. Si le traducteur fournit bien des explications au sujet de la guerre d'invasion ayant porté les Qing sur le trône (n. 10 p. 179), on aurait aimé en avoir également au sujet des Yin, des Xia, des Shang, des Royaumes combattants, leur localisation sur le territoire, ou encore sur la culture des Zhou qui semble être un important élément d'analyse dans le chapitre 4.

Enfin, la lecture bute parfois sur la traduction à cause, par exemple, de l'emploi répété du terme « race » (p. 122, 124, 126, 148, 155) sans avertissement préalable sur le sens attribué à ce mot. Un éclaircissement est donné p. 137 au sujet de son emploi dans les années 1930, mais rien n'est dit des autres occurrences, s'il s'agit d'une citation de source, d'un calque de l'emploi actuel anglo-saxon ou d'un terme assumé par l'auteur. On peut néanmoins en douter, tant la convocation de la « race jaune » (p. 122) semble à l'opposé du propos de dés-essentialisation au cœur de son ouvrage.

Eliette Soulier